

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTRÉAL, 12 NOVEMBRE 1898

SOMMAIRE

TEXTE.—Chateaubriand et Veillot, par Grégoire le Solitaire.—La révolution à Rome, par De Thermes.—L'automne, par G.-O.-J. V...—Poésie : Le mois des morts, par E. Ladouceur.—Fragment de lettre, par J.-S. Blais.—Cousine nanette, par J. Renard.—La reine Bérengère.—Poésie : L'orgue du sanctuaire, par L.-J. Doucet.—Un regret, par C.-J. Magnan.—Nos gravures, par De Bailleul.—La petite église blanche, par H. Bezançon.—Etudiants de Québec.—Comment Pornic devint fou.—Le français à Harvard.—Courrier de la mode.—Amusements.—Deux mots du docteur.—Primes du mois d'octobre.—Jeux et amusements.—Rébus.—Jeux de cartes.—Devinette.—Feuilleton.—Choses et autres.—Nouvelles à la main.

GRAVURES.—Une paire d'amis : Le sultan de Turquie et l'empereur d'Allemagne.—La révolution en Chine : Les révoltés mis au pilori pour avoir attaqué des Européens.—Pékin (Chine) : Grande rue marchande en dehors de la porte Tsien-Men—Groupe des officiers des étudiants en médecine de Québec.—Un chef de Samory armé en guerre.—Le capt. Gouraud.—Le lieut. Jacquin.—A Fashoda : Le Sirdar et l'état major : Poste et drapeau français.—Rébus.—Le whist.—Devinette.

PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélateurs du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.

CHATEAUBRIAND ET VEILLOT

II

Ainsi que nous l'avons dit dans un premier article, Louis Veillot ou plutôt Veillot tout court, comme on dit Cornille, Racine, illustra de sa plume la seconde moitié de notre siècle. Il était appelé par la Providence, de concert avec plusieurs autres talents supérieurs, tels que Frayssinous, Lacordaire, Montalembert, Ravnigan, Félix, Nicolas, Monsabré, De Mun, à continuer l'œuvre de Chateaubriand.

Issu d'une ignorante et pauvre famille, n'ayant jamais fréquenté ni les académies, ni les collèges, il a fait lui-même son instruction. Il débuta comme écrivain par de petits articles dans un humble journal de province.

Bientôt, l'administration reconnut dans le jeune novice l'étoffe d'un véritable journaliste, et lui confia la colonne des articles de fond. Dépourvu alors de principes religieux et de saine morale, ne connaissant pas encore le but de la vie, ballotté çà et là sur la mer du monde sans étoile ni boussole pour se guider, et ne voyant pas mieux, du reste, autour de lui ni au-dessus de lui dans les directeurs de la société, il se lassa vite, malgré ses succès, de son métier de journaliste.

Pour se distraire et pour se reposer, il entreprit un

voyage en Orient, en compagnie d'un ami, sans se douter qu'il prenait le chemin qui allait le conduire à la lumière.

De passage à Rome, il fait connaissance avec une famille véritablement chrétienne. Il y respire pour la première fois l'air vivifiant de la vertu, et voit se réaliser ce qu'il n'avait jamais que rêvé jusqu'à ce jour : le bonheur.



CHATEAUBRIAND

La grâce l'attendait là. Il se rend à son appel. Il tombe en pleurant aux genoux d'un prêtre et se relève chrétien. Nouveau Paul, Rome est pour lui son chemin de Damas. Les mystères de la Rédemption, avec toute l'économie divine, se dévoilent aux yeux de son âme. Il découvre dans la création de l'Eglise catholique la même main qui a fait les merveilles de la nature ; il y voit la même sagesse, la même puissance.

Ainsi éclairé de cette lumière supérieure, et fortifié d'un nouveau courage qu'il ne se connaissait pas, il va s'enfermer en Suisse dans une solitude des fils de Saint-Ignace pour y chercher sa vocation.

On lui révèle là qu'il est appelé à vivre dans le monde, et à consacrer désormais sa plume à défendre l'ordre et la vertu, c'est-à-dire la Religion.

Dès ce moment il se regarde comme un soldat de la sainte Eglise : son épée est sa plume, et sa cuirasse, la pratique des vertus.

Afin de mieux voir et de ne pas faillir dans les combats, il se tient constamment sur les hauteurs du Calvaire et du Vatican. C'est là qu'il s'inspire, c'est là qu'il va chercher la lumière, c'est là qu'il trouve la force.

Dans les épreuves de la vie, dans ses maladies et celles si nombreuses de sa famille, dans les ennuis de la lutte, dans les amertumes surtout de la persécution, il y trouve toujours le baume qui endort sa douleur.

Ses premières armes comme soldat catholique furent deux charmantes, deux ravissantes compositions : *Pèlerinages en Suisse* et *Rome et Lorette*. Il y manifesta la vivacité de sa foi, l'allégresse de son cœur, la profondeur et la tendresse de sa piété. Il se dégage de ces compositions un parfum céleste qui pénètre l'âme et lui fait goûter les délices de la paix. On y sent la réalisation de ces belles paroles du livre divin :

Approchez-vous du Seigneur, et vous serez éclairés. Voyez et goûtez combien le Seigneur est doux. O vous qui êtes fatigués, ô vous tous qui souffrez, venez à moi et je vous soulagerai.

Un autre livre paru dans ce même temps, opuscule intitulé, croyons-nous, *Le Rosaire*, montre bien toute la ferveur de sa dévotion.

Mais les deux œuvres magistrales où il révèle le mieux les secrets de sa science ascétique, c'est le *Parfum de Rome* et la *Vie de Jésus-Christ*. Il a donné là la mesure de ses lumières spirituelles. Il y a dans ces ouvrages du saint Augustin, du saint Thomas, du Bossuet, du Faber.

Jugez par cet extrait du *Parfum de Rome*, de la vérité de notre appréciation :

Par la création de l'Eglise, les fidèles constituent un corps immense, prolongé dans le ciel, sur la terre et dans les lieux de purification que nous appelons le purgatoire. Triomphante, souffrante, militante, l'Eglise est une en ces trois états. Jésus-Christ en est la tête. Ainsi se trouve accomplie l'unité des hommes avec Dieu et des hommes les uns avec les autres. Le membre humain de l'Eglise conserve son individualité. Portion du corps mystique de Jésus-Christ, il a tous les bénéfices de la vie d'ensemble ; homme, il garde la prérogative, mêlée de péril et de gloire, de l'être responsable et libre. Ainsi ce corps de l'Eglise nous apparaît divinement humain... Le dogme des Indulgences n'est pas l'abri de la paresse : il est le dogme des douces condescendances envers la fragilité humaine... Quand nos mains sont pures, elles sont magnifiquement transformées ; elles deviennent le vase qui peut répandre à larges ondes l'eau du rafraîchissement... Ainsi nous pouvons, par la prière et les bonnes œuvres, descendre dans ce formidable purgatoire.

Voici encore un bel extrait de la *Vie de Jésus-Christ* :

Il y a deux personnages dans l'Evangile, Dieu et l'homme, et la place de l'homme n'y est pas moindre que celle de Dieu. C'est pour l'homme que Dieu descend du ciel, c'est pour lui que l'Esprit incréé revêt le poids de la chair, que l'Infini se circonscrit dans cette prison, que le Tout-Puissant en accepte l'infirmité ; pour lui que la Pureté même assume l'ignominie du péché ; pour lui que l'Immortel vient goûter la mort, et la mort de la croix ! L'homme est l'objet de cet inconcevable amour...

L'homme est fini, il ne peut jeter un regard sur lui-même sans le comprendre ; tellement fini, tellement borné qu'il ne sait plus s'il est. Sa pensée, cet instrument souple et prompt qui le sert encore quand tous ses organes refusent de le servir, lui manque ici, s'épouvante, se dissipe, doute d'elle-même et le fait douter de lui. Elle n'est plus qu'un néant dans le néant. Et c'est cette évidence du néant de l'homme qui est le dernier refuge où la pensée constate bien sa propre existence. Elle est, parce qu'elle n'a pu s'inventer, parce qu'elle a peine à se connaître.

Toute l'introduction de la *Vie de Jésus-Christ*, intitulée : *Dieu et l'homme*, est de cette hauteur.



LOUIS VEILLOT

Après avoir plus bas cité le commencement de l'Evangile de saint Jean, dont on connaît la sublimité, Veillot fait cette belle, cette lumineuse exclamation : "Quelle page ! quelle porte de lumière pour entrer dans la lumière de Dieu !"

Nous pourrions dire à notre tour au sujet des citations ci-dessus : Quelles pages ! quelles portes de lumières pour entrer dans la connaissance de cet écrivain !

Il y a des pages et des pages comme cela dans la *Vie de Jésus-Christ*. Nous aimerions à multiplier ces citations, mais il faut savoir se borner.

Longtemps, longtemps sans doute, on relira le *Parfum de Rome* et la *Vie de Jésus-Christ* ; car aux charmes puissants du style, ces livres joignent l'attrait im-